

ROBERTINE BARRY : PREMIÈRE FEMME JOURNALISTE QUÉBÉCOISE



SERGINE
DESJARDINS
BIOGRAPHE DE
ROBERTINE BARRY

AU CIMETIÈRE Côte-des-Neiges où Robertine Barry aimait tant aller marcher ou pique-niquer, sa tombe non marquée est recouverte par les herbes. Aucune stèle où serait gravé son nom, aucune dalle, aucun monument ne perpétuant son souvenir, pas même une petite croix. Rien ! Rien n'indique que sous nos pieds git la dépouille d'une femme exceptionnelle qui a ouvert la voie à d'autres femmes et défendu leurs droits bec et ongles. Ce vide reflète l'oubli où elle a sombré. Très peu de gens savent tout ce qu'elle a accompli et défendu.

ROBERTINE est née le 26 février 1863 à l'Isle-Verte. Dès la fin de ses études chez les Ursulines de Québec, Robertine caresse le rêve de gagner sa vie en exerçant le métier de journaliste. Mais pénétrer cette chasse gardée masculine semblait irréalisable. Au Canada français, aucune femme ne gagnait sa vie de cette façon et, ailleurs dans le monde, les femmes journalistes étaient souvent jugées de mœurs légères. Sans compter qu'une bourgeoise qui travaillait était mal perçue : elle se rabaisait et déshonorait sa famille. Qu'importe ! C'est ce que veut faire Robertine.

SEUL un homme à l'esprit libre pouvait vouloir d'une femme dans son équipe de journalistes. Elle le rencontre en 1891 : c'est Honoré Beaugrand, directeur de *La Patrie*. Non seulement il engage Robertine, mais, loin de la confiner aux pages féminines comme le



Robertine Barry

Fonds Robertine Barry, Société historique de la Côte-Nord

seront pendant plusieurs années les femmes journalistes, il lui donne la responsabilité d'effectuer les mêmes tâches que ses collègues mâles. En plus d'écrire des articles, elle traduit des dépêches, rédige des faits divers et une chronique hebdomadaire qu'elle signe du pseudonyme Française.

DANS SES « Chroniques du lundi » publiées en première page, elle revendique ce qu'aucune Canadienne française n'a réclamé publiquement jusque-là. Elle demande à cor et à cri le droit pour les femmes d'étudier à l'université et d'exercer les mêmes professions que les hommes, telles avocates ou médecins. Outre les droits des femmes qu'elle défend souvent, elle revendique l'ouverture d'une bibliothèque publique à Montréal, une éducation laïque accessible à tous, plus de justice sociale, une loi réglementant le travail des enfants et le droit de vote pour les femmes. Elle pose un geste patriotique en ramenant à Montréal la cloche de Louisbourg¹ qu'elle a trouvée chez un antiquaire d'Halifax. Frondeuse, elle ose contester la toute-puissance du clergé. À lire certaines de ses chroniques, on a le sentiment de l'accompagner tantôt à pied, tantôt en tramway ou, ô scandale, à bicyclette dans les rues de Montréal. Toutes les rues, pas seulement celles du Plateau qu'elle habitait et aimait, mais aussi celles où s'entassaient les miséreux dont la vue lui creève le cœur. Pour le plaisir autant que pour son métier, elle transgresse d'autres interdits et voyage seule, ce qui à l'époque était jugé scandaleux pour une femme. C'est ainsi que ses nombreux lecteurs peuvent lire le récit de sa descente dans une mine du Cap Breton.

EN 1895, lorsqu'elle publie *Fleurs champêtres*, on la compare à Sand et à Balzac. Une voix discordante se fait entendre : l'ultramontain Tardivel, éditeur de *La Vérité*, lui reproche de ne pas avoir parlé de religion dans son livre. Il est

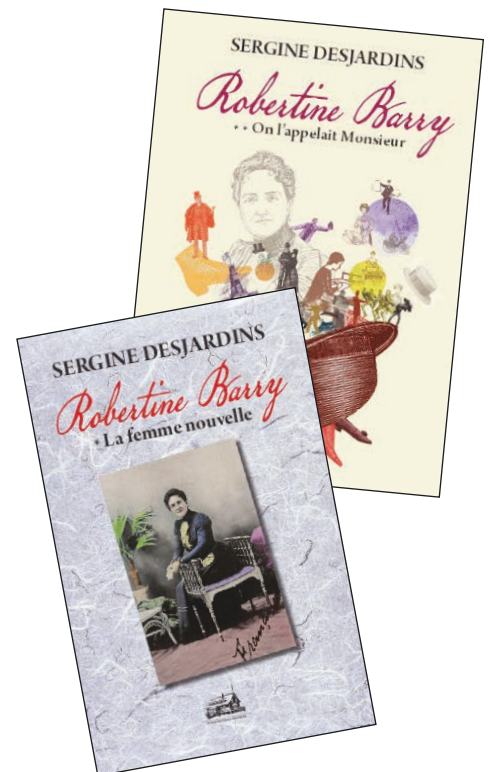
convaincu qu'elle subit la mauvaise influence des personnes avec qui elle travaille. Beaugrand entre autres, un franc-maçon qui, croit-on, tient des réunions sataniques, le soir, dans les locaux de *La Patrie*. On reproche d'ailleurs souvent à Robertine de fréquenter des gens peu recommandables. Salonnière, elle reçoit tous les jeudis les esprits libres et bohèmes. Parmi eux, les membres de l'École littéraire.

LA VIE libre qu'elle mène scandalise. Elle affirme haut et fort les joies du célibat. À une époque où l'on peut lire dans le grand dictionnaire universel que le célibat librement choisi est un symptôme du dérangement du cerveau, elle écrit plusieurs articles afin de briser les préjugés envers les « vieilles filles ». Qu'elle vante les joies du célibat ne signifie évidemment pas qu'elle haït les hommes. À la fin du 19^e siècle, la rumeur court que Nelligan s'est amouraché d'elle, bien qu'elle soit de seize ans son aînée. Robertine accueille souvent chez elle le beau poète, rue Saint-Denis où elle habite avec sa famille. Elle lui prête magazines et livres français. Ils discutent de musique et poésie. Devant elle, Nelligan décline ses poèmes. Elle l'écoute et le conseille. Dans des poèmes qu'il lui dédie, il semble lui crier tantôt son amour, tantôt sa colère d'avoir été éconduit. Elle juge sans doute ces poèmes compromettants puisqu'elle les cache longtemps dans ses tiroirs avant de les publier dans *Le Journal de Française*, un magazine qu'elle fonde et dirige de 1900 à 1909.

EN 1907, Robertine est membre du conseil d'administration de la première association féministe canadienne française, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. Elle

ne s'y sent pas à l'aise, ses idées étant bien en avance sur celles des autres membres. Le malaise est tel entre Robertine et les dames patronnesses que Marie Gérin-Lajoie lui reproche de nuire à cette jeune fédération. En 1909, après le deuxième symposium, l'archevêque de Montréal et Marie Gérin-Lajoie décident de ne pas publier le texte de la conférence de Robertine dans les actes du Congrès. Ils ne sont pas les seuls à vouloir la museler. Sa vie et ses écrits dérangent tant d'esprits chagrins qu'elle reçoit des lettres remplies de hargne. Pour se moquer, certains la qualifient de bas-bleu ou l'appellent *Monsieur*.

ELLE meurt en 1910. Elle n'a que 46 ans, mais sa vie a été fort remplie. Outre son travail de journaliste et ses multiples voyages, elle s'est impliquée dans différentes causes qui lui tenaient à cœur.



Sergine Desjardins, écrivaine et essayiste, est l'auteure en 2010 de la biographie en deux tomes *Robertine Barry. La femme nouvelle* et *Robertine Barry. On l'appelait Monsieur*, toujours disponible en librairie. Elle est lauréate du prix Jovette Bernier et du Prix littéraire international indépendant Marguerite Yourcenar 2013.

Note : 1 Cette cloche est exposée au château Ramezay.